



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

1939 - 1989 : UN CINQUANTENAIRE

LA GUERRE

Il n'est pas habituel de commémorer une déclaration de guerre, mais rien n'interdit d'en rappeler le souvenir. Ce phénomène social de la lutte entre Etats fait partie de l'histoire de l'humanité au même titre que la révolution qui, elle, est une guerre intérieure. Les civilisations sont toutes nées de ces affrontements, dont les polémologues discutent la nécessité ou l'inévitabilité à longueur d'ouvrages.

Quand elle survient dans une vie d'homme, la guerre est ressentie comme une fracture et redoutée pour son imprévisibilité. La justification qu'en a la conscience n'enlève rien à son aspect dramatique.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de la déclaration de guerre à l'Allemagne nazie le 3 septembre 1939, nous avons demandé à quelques camarades de bien vouloir évoquer pour Le Lien le souvenir qu'ils avaient gardé de cette journée de mobilisation. On lira dans ce numéro et au-delà les témoignages qu'ils nous ont adressés. L'un d'eux, en guise de réponse, nous a simplement écrit ces lignes pleines de gravité :

« Le 3 septembre 1939, ton copain était tout à fait perturbé ! il ne pouvait croire que c'était arrivé ! lui, pacifiste, homme sans appui paternel, entouré de femmes en larmes, d'enfants en bas âge, il allait devoir lâcher tout ce qui donnait un sens à sa vie responsable ! Au milieu d'une foule d'autres hommes qui attendaient le « prononcé du destin », il eut un moment de répulsion, d'hésitation... et il reprit le chemin de sa maison pour

Le massacre des hommes,
il convient de le pleurer
avec chagrin, avec tristesse.

LAO-TSEU.

Y passer encore quelques heures avant de se rendre à son « DEVOIR » (...)

Un autre écrit : « Je suis désolé de ne pas accéder à ton désir, mais, aimé d'une famille de sept enfants, j'ai gardé de ce jour un trop mauvais souvenir pour en reparler aujourd'hui » (...)

Exprimée ou non, l'attitude de l'homme devant la guerre ne surprend pas, elle reflète très naturellement la pensée de ce philosophe chinois pour qui « les armes sont des instruments néfastes, elles ne sont pas des instruments de gentilhomme. Celui-ci ne s'en sert que par nécessité ».

NECESSITE, qui donc alors aurait douté de son urgence devant la volonté de puissance allemande en Europe ? La seule erreur des gouvernants n'aura-t-elle pas été, finalement, de n'avoir pas su ou voulu préparer à l'épreuve le pays et son armée ?

Sur l'opportunité de la guerre en elle-même, et sur ses fruits, voici deux réflexions très contrastées parmi beaucoup d'autres. L'une est de M. Serres dans son livre « Les cinq sens », paru aux Editions Grasset en 1986 : « ...Non, la guerre n'est pas la mère de toutes choses. La bataille ne produit rien, sauf de nouvelles batailles, d'où sa fécondité nulle. (...) »

« Qui parmi le public met aujourd'hui en doute cette idée reçue de la bonté de la bataille, qui parmi les annonceurs publicitaires ignore que le mot lutte fascine ? La jeune génération a sucé avec le lait l'idée de la

chamaille et parvient à l'âge d'homme prête à tout détruire par la croyance en la beauté des guerres qu'elle n'a pas vécues. Et quand elle aura passé cet âge et ces malheurs, elle se retrouvera vieille, comme la génération qui me précède, pleurant le gâchis de vies perdues » (...) et l'autre, de Ch. de Gaulle, in « Lettres, notes et carnets 1905-1918, (Plon, édit. 1980) :

« Certes la guerre traîne après elle bien des maux ; certes, ce serait un grand crime pour un peuple que de la déchaîner sans raison, mais c'en serait un autre que de vouloir la détruire. Car, sans elle, disait M. de Moltke, sans elle le monde pourrirait. La guerre développe dans le cœur de l'homme beaucoup de ce qu'il y a de bien ; la paix y laisse croître tout ce qu'il y a de mal. (...) Il n'est aucun de nous qui n'ait entendu parler de la conférence pacifique de La Haye ; jusqu'ici aucun succès n'est venu couronner cette entreprise. La guerre est une loi de la nature, et la nature ne veut pas qu'on porte atteinte à ses lois... » (1913).

—O—

Les commentaires les plus explicites de la philosophie enseigneront-ils un jour aux hommes comment surmonter « l'infinité contradictoire des opinions humaines, partielles et partiales », qui sont la source des maux humains ? Et la sagesse du petit nombre suffira-t-elle à montrer la voie à la multitude ? Le relativisme du temps et de l'espace ne met-il pas hors de portée la paix et l'harmonie auxquelles l'humanité aspire depuis l'origine ?

A ces questions fondamentales il n'a pas été répondu... Les acteurs changent sur la scène, les passions, elles, ne changent pas.

J. Terraubella.

EXCLUSIVITÉ

Après 50 années de silence et de désinformation, le Cinquantième...

« Jamais les Anciens ni ceux qui les soutenaient n'ont cessé d'agir pour tenter de faire connaître et admettre la vérité mais leurs efforts ont été vains. Ils ont été vains parce que les esprits, en France, n'étaient pas, dans l'ensemble, prêts à recevoir et surtout, à admettre cette vérité ».

Cette double phrase pourrait s'appliquer aux anciens combattants de 39-40 qui n'ont jamais pu, depuis cinquante années, faire admettre le bien-fondé de leurs revendications portant modestement sur un point essentiel : la reconnaissance de leur qualité de soldats ayant fait leur devoir dans les circonstances désastreuses où les dirigeants politiques et militaires les avaient placés.

En réalité, la double phrase est extraite d'une allocution prononcée le 12 février 1989 par le général Lemattre, lors de l'inauguration du « Square des Anciens d'Indochine » à Castelnau-le-Lez (Hérault). C'est que les Anciens d'Indochine rencontrent les mêmes difficultés que les Anciens combattants de 39-40 à faire reconnaître leurs droits à la reconnaissance de la Nation. Des difficultés qui sont même beaucoup plus fortes car une large fraction politique du pays amalgame les Anciens d'Indochine à des mercenaires qui seraient allés combattre outre-mer de leur propre chef, comme s'ils avaient appartenu à quelque légion indépendante et non à l'armée française. Aujourd'hui encore, les prisonniers français morts en captivité en Indochine n'ont pas droit, comme les prisonniers de guerre décédés dans les camps allemands, à la mention « Mort pour la France ».

UNE SOLIDARITE ORGANIQUE ENTRE LES ANCIENS COMBATTANTS

Relevons tout de même qu'au sein de la gauche, des voix se sont élevées, et non des moindres, pour défendre l'honneur des combattants. Ainsi, après la chute de Dien-Bien-Phu, Albert Camus, philosophe lucide et esprit éclairé, écrivait dans ses carnets personnels :

« Au soir du massacre, le bilan est clair. Des politiciens de droite ont placé des malheureux dans une situation indéfendable et, pendant le même temps, les hommes de la gauche leur tiraient dans le dos ».

Ce long préambule pour souligner qu'il existe une solidarité organique entre tous les anciens combattants. Lorsque le citoyen français est mobilisé, on ne lui laisse pas le choix, pas plus en 1914 qu'en 1939, et si les choses tournent mal, on voudrait qu'il fût le responsable de la catastrophe. Qu'il portât le chapeau, comme disent les journalistes.

Ainsi, le gouvernement de M. Daladier a déclaré la guerre à l'Allemagne le 3 septembre 1939, ce qui allait bouleverser et endeuiller la vie de très nombreuses familles françaises, mais ce gouvernement ne pouvait

pas, ne devait pas ignorer que le pays n'était pas prêt à faire et à gagner cette guerre. L'industrie avait besoin de plusieurs mois pour se transformer et produire du matériel militaire moderne mais sa conversion a commencé trop tard et, lorsque les mines bondissantes, les chars, les avions de chasse Dewoitine, les bombardiers américains achetés aux Etats-Unis ont fait leur apparition dans l'armée, il était trop tard, les Allemands avaient été plus rapides et ce furent eux qui prirent l'initiative de l'offensive. Pourtant, après la guerre, M. Daladier ne fut pas traduit en Haute cour et personne ne lui demanda des comptes. Quel était donc le responsable de cet immense gâchis ? On en trouva un : le soldat de l'armée de terre.

La tendance populaire est souvent d'opposer les « poilus » de 14-18 aux combattants de 39-40 en rappelant que les premiers ont gagné la guerre et que les seconds l'ont perdue. C'est un peu court ! On oublie que TOUS les officiers supérieurs de 39-40 étaient des anciens combattants de 14-18. Certes, ils avaient

vingt ans de plus mais les sous-officiers et hommes de troupe qui se trouvaient sous leurs ordres ont seulement exécuté les instructions qui leur furent données par leurs supérieurs hiérarchiques. Si ces derniers manquaient de matériel moderne et de moyens, pourquoi n'ont-ils pas jeté le poids de leur éventuelle démission dans la balance ? C'est là une forme de pression que le pouvoir politique comprend parfaitement et qui reste d'actualité. M. Chevènement, ministre de la Défense, n'a-t-il pas déclaré récemment :

« Quand on est général, on ferme sa gueule ou on s'en va ! »

UNE SEULE EXPLICATION : ILS NE S'ETAIENT PAS BATTUS !

Quels sont les généraux de 39-40 qui ont menacé de démissionner avant la déclaration de la guerre ? Leurs lauriers ternis de 14-18 les aveuglaient-ils à ce



Dans la prairie...

point? Toujours est-il qu'ils ont perdu la première manche de cette nouvelle guerre et qu'une centaine d'entre eux sont partis en captivité, entraînant dans leur misère plus d'un million de jeunes Français dont aucun n'imaginait que sa détention durerait cinq ans. Ces derniers passèrent sans transition de l'état de combattant à celui de prisonnier, et surtout de prisonnier responsable de la défaite car il était sous-entendu qu'un aussi grand nombre de captifs ne pouvait s'expliquer que d'une seule façon : **ils ne s'étaient pas battus!**

Ce n'est pas très aimable pour le général de Gaulle qui, avec les galons de capitaine, fut capturé par les Allemands en 1916 et envoyé outre-Rhin. Deux ans plus tard, le futur chef de la France libre était de retour parmi les siens alors que pour les centaines de milliers de jeunes Français faits prisonniers en juin 1940, le « chant des barbelés » allait se faire entendre pendant cinq années. En clair, on a volé à ces soldats d'une armée vaincue CINQ années de leur vie, CINQ années qui ne reviendront jamais, des années pendant lesquelles ils ont connu certes le froid, la faim, les privations de toutes sortes mais surtout l'incertitude du lendemain. Quel est le prisonnier de guerre qui, après un mois de camp, une semaine, un jour, ne s'est pas surpris à rêver que la liberté était pour bientôt?

BIENTOT, pour la majorité des prisonniers, ce fut le mois de mai 1945. De retour en France, leur déception fut à la mesure du drame qu'ils avaient vécu. S'il est certain qu'un grand nombre se fondirent dans la grisaille de la vie quotidienne et reprirent leurs activités en tirant un trait sur la guerre et la captivité, d'autres souhaitèrent s'expliquer. En leur absence, les Français, mal informés, avaient cru que leur armée ne s'était pas battue et que tous les prisonniers avaient jeté leur fusil et levé les bras sans même brûler une cartouche. Malheureusement, ceux qui voulaient raconter aux journaux régionaux les combats sanglants au cours desquels ils avaient été pris furent éconduits.

UN PETIT COSTUME COULEUR DE MURAILLE

En 1945, les seuls sujets acceptés par la presse touchaient à la Résistance, à la Déportation ou aux Forces françaises libres mais surtout pas aux prisonniers de guerre. La France était si heureuse de les voir rentrer qu'elle leur avait offert un petit costume couleur de muraille pour les aider à passer inaperçus et à se faire oublier. Au titre des dommages de guerre, sans doute!

Le capitaine Daubenton, qui commandait une compagnie du 174^e RIF lors de l'offensive allemande du 14 juin 1940 dans la trouée de la Sarre, résume fort bien l'état d'esprit auquel il se heurta à Nancy à son retour de l'Oflag. En janvier 1946, il écrivait au capitaine Pirat, de Dijon :

« Il aurait été souhaitable que les autorités intéressées dirigent vers leurs officiers les malheureux qui rentraient après cinq années de captivité. Mais ils étaient tellement indésirables qu'on a tout fait pour les escamoter. Je me suis heurté à Nancy à un mur de silence; seuls avaient des droits et des faveurs les déportés politiques et les résistants mais les soldats de 1940, il ne fallait pas en causer ».

La vraie question est celle-ci : pouvait-on, à partir de 1945, faire connaître la vérité aux Français, à savoir que, durant les mois de mai et juin 1940, qui furent la période active de la campagne, les pertes de l'armée française furent du même ordre, voire plus élevées que celles des pires moments de 14-18? Et s'il était trop tôt, à quelle date sera-t-il trop tard?

Permettez-moi de prendre pour exemple deux régiments coloniaux, des régiments dont le commandement ne ménagea jamais ni les forces ni le sang. D'une part le RICM (régiment d'infanterie coloniale du Maroc) qui fut le « régiment le plus décoré de France » et, d'autre part, le 23^e RIC où servit en 39-40 le sergent François Mitterrand.

Lors de la reprise du fort de Douaumont, en 1916, le RICM se trouva à la pointe de l'attaque et laissa 109 tués sur le terrain dans la même journée. Le 14 juin 1940, le 23^e RIC tenait la cote 304, de sinistre mémoire, sur la rive gauche de la Meuse, à hauteur de Verdun. Sous la pression de deux divisions allemandes venant du nord, le 23^e RIC perdit le 14 juin un total de 183 tués.

PLUS D'UN MILLIER DE TUES LE 18 JUIN 1940

Parlons maintenant du 18 juin 1940. Pour les journalistes moutonniers et dénués d'esprit critique, voire de simple et élémentaire curiosité, un seul événement a eu lieu ce jour-là : l'Appel à la résistance lancé depuis Londres par le général de Gaulle. Personne ne songe à critiquer cet appel, au contraire, mais il est regrettable que les gaullistes eux-mêmes, rassembleurs par vocation, persistent à observer un silence coupable sur l'autre événement de cette journée du 18 juin 1940. En effet, au terme d'une retraite épuisante et de combats meurtriers — je vous fait grâce des chiffres — les régiments de la II^e armée installés face à l'ouest sur la Meuse et les troupes d'intervalles des III^e et V^e armées en position face au nord sur le canal de la Marne au Rhin, livrèrent le 18 juin la DERNIERE BATAILLE FRONTALE de la campagne. Le choc fut rude puisque près d'un million d'hommes s'affrontèrent sur les deux cours d'eau. Autant que pendant la première bataille de la Marne en 1914!

Les grandes unités de Lorraine et d'Alsace étant coupées du reste de la France, personne, en zone sud, n'entendit parler de cette bataille. Aucun journal ne publia une ligne sur le sujet, aucun poste de radio ne consacra une émission à ce dernier et violent sursaut de l'armée française. Pourtant, les chiffres sont là, recueillis par mes soins, village après village, dans les dossiers du Service des Sépultures du ministère des Anciens Combattants : plus de 400 morts sur la Meuse et 630 sur le canal de Marne au Rhin. Au soir d'UNE journée de bataille! Connaissez-vous un livre scolaire qui évoque ces 1000 et quelques tués du 18 juin? Avez-vous déjà lu dans un journal, lors de la commémoration annuelle de l'Appel du 18 juin, quelques lignes consacrées à ces jeunes Français tombés sur le canal et sur la Meuse? Avez-vous déjà entendu un de nos

hommes politiques, de la majorité ou de l'opposition, rendre hommage à ces morts qui, sans le savoir, répondaient à l'Appel du général de Gaulle en donnant leur vie? Ne sont-ils pas, à leur manière, les premiers martyrs de la Résistance?

Il reste à aborder le sujet de la transmission aux générations futures du patrimoine historique constitué à la suite des sacrifices consentis par les Français. La jeunesse doit savoir que la France paisible et ronronnante que nous connaissons aujourd'hui s'est bâtie dans les larmes, le sang et la souffrance. Et que ce bien précieux, la Paix, est d'une extrême fragilité. Pour ne pas l'avoir compris, les anciens combattants de

de rock. Les cérémonies du Cinquantenaire des combats qui causèrent plus de 120.000 morts en six semaines fourniront-elles aux princes qui nous gouvernent l'occasion de réhabiliter une bonne fois le soldat de 40?

Deux grands journaux, « Le Figaro » et « Le Monde », ont donné le signal du départ mais dans des conditions telles que l'on peut s'attendre à la répétition des erreurs qui entachent depuis un demi-siècle l'Histoire de la campagne de 39-40. Une fois de plus, on assiste à un refus de parler des combattants et des combats, comme si ces derniers n'avaient pas eu lieu, comme si les pertes avancées par les historiens les plus sérieux n'intéressaient personne. Ce sont les hommes politiques



La bataille du 18 juin sur le canal. Coll. R. Bruge.

14-18 ont connu deux guerres en vingt ans. Il faut donc raconter, il faut rappeler aux parlementaires qu'ils représentent TOUS les électeurs de leur circonscription, y compris les anciens combattants, et que ceux-ci souhaitent un peu plus de considération. Et cette année, ils souhaitent surtout en finir avec l'escamotage permanent des combats de mai-juin 1940.

LA BATAILLE DU 14 JUIN 1940 : CONNAIS PAS !

Escamotés depuis CINQUANTE années par la presse, la radio et maintenant par la télévision qui est censée appartenir à tous les Français et pas seulement aux marchands de disques et aux admirateurs des groupes

de l'époque qui tiennent le haut du pavé et l'on retrouve le quatuor Daladier-Reynaud-Gamelin-Weygand auquel s'ajoutèrent Pétain et de Gaulle lorsqu'on entrera dans les années noires de l'Occupation. A l'heure où j'écris ces lignes, « Le Figaro » a évité les allusions à la retraite ordonnée par Weygand et à ses sanglants engagements mais l'on peut craindre que, s'il le fait, ce sera pour évoquer les tartes à la crème de Sedan, Dunkerque, Montcornet et les Cadets de Saumur, laissant ainsi supposer que le reste de l'armée française a levé les bras sans combattre ou s'est mis à courir en direction de Montauban.

Suite page 3

Modèle N° 1 MÉTROPOLE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ORDRE
DE

MOBILISATION GÉNÉRALE

Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre, de mer et de l'air est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures, moyens d'attelage, aéronefs, véhicules automobiles, navires, embarcations, engins de manutention et de tous les moyens nécessaires pour suppléer à l'insuffisance des moyens ordinaires d'approvisionnement de ces armées.

LE PREMIER JOUR DE LA MOBILISATION GÉNÉRALE EST LE *samedi 2 Septembre 1939 à 0 heure.*

Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions de son **FASCICULE DE MOBILISATION**.

Sont visés par le présent ordre **TOUS LES HOMMES** non présents sous les Drapeaux et appartenant aux **ARMÉES DE TERRE, DE MER ET DE L'AIR**, y compris les **INSCRITS MARITIMES**, les hommes appartenant aux **TROUPES COLONIALES** et les hommes du **SERVICE AUXILIAIRE**.

Les Autorités civiles et militaires sont responsables de l'exécution du présent décret.

Le Ministre de la Guerre.

Le Ministre de la Marine.

Le Ministre de l'Air.

GÉNÉRAL D'ÉTAT-MAJOR — 1939 616-7 31681-15 (15111) 2

« Le Monde » a publié une page sur la journée du 14 juin 1940 qui vit les Allemands entrer sans tirer un coup de feu dans une capitale déclarée ville ouverte. On peut regretter, une fois encore, l'escamotage des événements militaires de la journée car la guerre ne s'est pas achevée à Paris le 14 juin ! Il s'en faut de beaucoup !

A l'ouest de Verdun, de la cote 304 au Mort-Homme, les Français ont perdu plus de 250 tués dans la bataille livrée ce jour-là. Dans la trouée de la Sarre, le 20^e corps du général Hubert a subi le même jour l'offensive Tiger lancée contre la ligne Maginot par la 1^{re} Armée du général von Witzleben. C'était la troisième offensive allemande de la campagne. Tiger disposait de moyens exceptionnels : neuf divisions dont six de premier échelon (contre neuf régiments français) et surtout un millier de canons, autant qu'on en verra plus tard devant El Alamein puis devant Cassino. Si l'on ajoute l'appui aérien qui ne suscita aucune réaction de la chasse française, on comprend que les officiers français qui avaient connu les bombardements massifs de Verdun en 1916 aient eu l'impression de retrouver la même ambiance le 14 juin 1940.

« ÇA C'EST UNE VICTOIRE ! »

Au soir de la bataille, les Français laissaient 550 tués sur leur position et les Allemands 12 à 1400 devant les barbelés. C'était pour eux un échec, ils n'avaient pas pu percer la ligne Maginot et l'on comprend la réaction du général Hubert écrivant le 14 au soir : « Ça, c'est une victoire ! »

Peut-on nous expliquer pourquoi la « grande presse » est muette depuis CINQUANTE années sur ces deux batailles livrées avec honneur par les troupes françaises le 14 juin 1940 ? Peut-on nous dire pourquoi la télévision n'a jamais consacré UNE émission à ces engagements meurtriers que la plupart des Français ignorent totalement ?

Curieusement, les « poilus » de 14-18 ont failli connaître les mêmes silences, les mêmes obscurités. En effet, entre 1919 et 1939, de nombreux livres ont été publiés par des témoins, des acteurs de la « der des der ». On célébra à juste titre les mérites du « poilu » de 14-18, ses souffrances, son héroïsme, mais le récit documenté à base de sources officielles manquait.

Le colonel Pochard, qui fut sous-lieutenant, chef de section de grenadiers à Verdun, écrivait voici quelques

années à propos d'un best-seller de l'entre-deux guerres, *Les croix de bois*, de Roland Dorgelès :

« Comme livre de guerre, zéro ! Aucune précision, de date comme de lieu, et du bourrage de crâne à revendre ! »

Pourquoi ce formidable déferlement littéraire et, comme le constatait le colonel Pochard, « aucune précision, de date comme de lieu ? » Dorgelès, comme Barbusse, Gêvevoix, Péricard et beaucoup d'autres, ont utilisé leurs souvenirs ou ceux des autres pour commettre des ouvrages dont la qualité n'est pas en cause. Il leur était interdit de consulter les copieuses archives de la guerre de 14-18 détenues par le Service historique de l'Armée qui, conformément à la loi en vigueur, ne furent communicables qu'à partir de 1964, soit cinquante années après. Entre temps, la France avait connu la Seconde guerre mondiale, la guerre d'Indochine et elle se trouvait en pleine guerre d'Algérie. Le conflit de 14-18 n'était plus d'actualité.

LES PROPRES FOSSEURS DE LEUR HISTOIRE

Pour 39-40, le problème qui se posait — et qui se pose encore — est également un problème d'archives. En effet, les archives des deux tiers de l'armée française ont été détruites au cours de la campagne, celles du groupe d'armées du Nord dont l'odyssée s'acheva sur les plages de Dunkerque, et celles du groupe d'armées de Lorraine et d'Alsace qui fut encerclé et réduit dans les Vosges. Si l'on ajoute que les autres armées perdirent plus de la moitié de leurs papiers au cours de la retraite, sans compter ce qui fut saisi par les Allemands, on s'aperçoit qu'il est impossible d'écrire sur 39-40 à partir d'archives aussi complètes que celles de 14-18.

En 1945, le ministre de la Guerre en fut si conscient qu'il demanda à tous les officiers rentrant de captivité « de rédiger un rapport sur les opérations auxquelles ils avaient participé en 39-40 ». Le ministre eut le tort de ne pas veiller à l'exécution de sa décision et la majorité des officiers ne donnèrent aucune suite à la demande de rapport. Le résultat est navrant car, aujourd'hui, pour citer deux exemples que je connais bien, il est impossible de dire dans quelles circonstances le 3^e bataillon du 326^e RI a été englouti dans la défaite, et l'on n'en sait pas plus sur l'escadron moto et l'es-

entier tous les efforts se conjuguèrent pour sauver la paix (...) — Rappelons ici, sans commentaire et dans leur sécheresse, les résultats d'un... « livre d'or » ouvert par le Petit Parisien sur les accords de Munich : Pour 57 % ; contre 37 % ; abst. 6 %.

« La mobilisation française s'est effectuée dans le plus grand calme et avec un ordre méthodique. Aussi bien n'était-elle qu'une dernière étape : depuis deux semaines déjà, devant la menace grandissante, plusieurs centaines de milliers d'hommes avaient été rappelés sous les drapeaux, par échelons.

« Le parlement français a vu se reproduire la séance historique du 4 août 1914. Avec le même patriotisme, la même unanimité il a répondu à l'appel du gouvernement. La nation tout entière n'a plus qu'une âme. Si la France se bat, ce n'est pas seulement pour respecter sa signature : c'est pour arrêter la monstrueuse ruée de la dictature hitlérienne vers la domination de l'Europe et du monde (...), écrit l'éditorialiste du célèbre magazine.

Au cours de l'historique séance à la Chambre des députés, le chef du gouvernement, Daladier, s'est écrié :

« Retrouvons l'esprit des héros de notre histoire. La France se dresse pour son indépendance ! Messieurs, c'est la France qui commande ! », tandis qu'à la tribune des ambassadeurs tous les regards saisis par l'objectif restent tendus, figés...

De nombreuses photographies illustrent cette dramatique relation : la mobilisation générale française est affichée sur tous les murs. — Des volontaires grecs et

cadron de mitrailleuses du GRDI 26. Aucun officier de ces deux unités n'a rédigé de rapport connu sur les dernières opérations de juin 1940 !

Je le dis avec regret mais il faut admettre que les anciens officiers de 39-40 ont été les propres fossoyeurs de leur Histoire, en particulier ceux qui n'ont pas rédigé le rapport exigé — mollement — par le ministre, ou ceux qui ont fourni un rapport de vingt lignes dénuées d'intérêt.

Quant au Service Historique de l'armée, il est loin de disposer des moyens modernes qui devraient être les siens, à commencer par le micro-filmage des archives les plus fragiles, l'utilisation du micro-ordinateur et des équipes d'enquête chargées de la recherche de documents détenus et parfois détruits par des familles d'officiers supérieurs ou généraux ayant exercé de hautes responsabilités. Ainsi, en février 1988, TRENTÉ-SEPT cartons d'archives privées du général Gamelin furent retrouvées en Alsace grâce à un brocanteur qui commençait de les vendre à l'encan. Ils sont maintenant à l'abri au Château de Vincennes mais, pour trente-sept cartons retrouvés par hasard, combien ont disparu en fumée s'ils n'ont pas été vendus à des collectionneurs privés ?

LE MANQUE D'ARDEUR DES HISTORIENS

Si l'on peut indubitablement parler de désinformation de la part des médias qui s'obstinent à marquer leur désintérêt envers les coûteux combats de mai et juin 1940, on peut aussi expliquer ce silence par le manque d'archives sérieuses sur cette période de notre Histoire. Et le manque d'ardeur des historiens à traiter un sujet dont tout donne à croire que la majorité des Français ne veut plus entendre parler. Compte tenu de ces données et du contexte politique, il est certain que le Cinquantenaire risque d'être discret. A moins que les anciens combattants de 39-40 n'en décident autrement et se fassent un devoir d'en glisser deux mots à leurs élus. Quant aux enfants de ceux dont le nom est gravé dans la pierre des monuments aux morts, ils n'ont pas le droit de baisser les bras.

Roger BRUGE,

Membre de la Société des Écrivains d'Alsace et de Lorraine.

La mobilisation

d'après « l'illustration »

Un vieux numéro d'époque, 5036 du 9 septembre 1939, prix 5 francs, trouvé sur les tréteaux d'un vieux libraire de Bordeaux. En couverture, un portrait bistre et sévère du Général Gamelin, de L. Jonas. En sous-titre : La guerre, semaine de mobilisation et de déclaration d'hostilités.

En première page intérieure le hall de la gare de l'Est à Paris, le passé et le présent réunis : août 1914 / septembre 1939 dans le dessin de J. Simont. Au premier plan trois personnes autour d'un guéridon de bar, deux femmes, dont l'une tient sur ses genoux un bambin bouclé qui suce son pouce, et un soldat en uniforme. A ses pieds une valise supporte une capote et un casque. L'émotion et la tristesse se lisent sur leur visage. L'épouse et la mère contemplant l'homme au regard perdu, comme pour un adieu. Emouvant spectacle mille fois recomposé ailleurs, dans toutes les gares de France, sur tous les chemins. La foudre au même instant, partout la stupeur et l'incrédulité... Et pourtant,

« L'irréparable est accompli. L'Allemagne a attaqué la Pologne. L'Angleterre et la France, fidèles à leurs engagements, lui ont aussitôt signifié qu'elles se considéraient comme en état de guerre avec elle. Vingt-cinq ans et un mois, exactement, après le 2 août 1914, la guerre recommence. Cette guerre, un seul homme en porte la responsabilité : Adolphe Hitler. C'est lui qui l'a voulue, lui qui l'a imposée, alors que dans le monde

Premier jour de mobilisation générale : des témoignages

GUERRE ET... DESORDRE

« Les souvenirs aiment les guerres mondiales ». Erik Orsenna : « L'Exposition Coloniale ».

Il est difficile, à cinquante ans de distance, de se rappeler avec exactitude le déroulement des événements qui marquèrent les journées d'août 1939. Plus difficile encore de retrouver les sentiments qui furent les nôtres à mesure que nous parvenions les nouvelles. J'étais avec ma famille en vacances dans un village de Seine-et-Marne et nous n'avions pas la radio. Le matin du 26 août, nous allâmes place de la Mairie consulter le panneau des affiches officielles : un ordre de rappel de certaines catégories de réservistes venait d'y être affiché. Je rentraï à la maison consulter mon livret militaire. Par bonheur, je l'avais apporté. Il me révéla que je faisais partie de ceux qui devaient partir immédiatement. Quelles étaient mes pensées à ce moment ? Pas l'angoisse, je crois, mais l'incertitude : les dernières années avaient été marquées par tant de fausses alertes. Peut-être éprouvai-je un certain soulagement : enfin on allait en finir avec cette menace suspendue au-dessus de nos têtes depuis trop longtemps. Il me semble que l'idée de devoir combattre et tout de suite et au premier rang — puisque j'étais de ceux qui étaient rappelés avant les autres, en couverture d'une mobilisation générale — cette idée d'avoir à verser le sang, le mien ou celui d'ennemis éventuels, ne parvenait pas jusqu'à ma conscience claire.

Je partis rapidement pour Paris, puis pour Nancy, où j'étais rappelé. De Nancy on nous expédia sur Varangéville : nous devions y recevoir uniformes, équipements et armes et constituer une unité combattante. C'est là que j'appris, d'abord que j'étais incorporé dans un régiment d'infanterie de forteresse et ensuite que j'y étais comme « spécialiste indispensable ». Lorsque je demandai quelle était la spécialité qu'on m'attribuait, je ne pus obtenir que cette réponse : « Vous verrez bien ! » Et cinquante ans après, j'ignore encore en quoi on m'avait jugé compétent !

En fait de forteresse, je découvris bientôt que mon régiment devait occuper un « intervalle » entre deux ouvrages de la ligne Maginot et donc que nous devrions combattre, s'il le fallait, à ciel ouvert. On nous fit partir dans des camions et débarquer à proximité de la petite ville de Sarre-Union, d'où on nous fit monter à pied jusqu'aux emplacements que nous devions occuper. Il se produisit à ce moment-là un incident à la fois pénible et ridicule : un de ceux qui marchaient en file indienne sous le soleil brûlant, piqué tout à coup par je ne sais quelle mouche, se mit à crier : « Arrêtez, les gars ! N'allons pas plus loin ! « Ils » veulent nous faire tuer ! On ne veut pas la guerre ! » Joignant le geste à la parole, il se défit de son paquetage et de son fusil qu'il jeta au loin. Les copains l'entourèrent : « Allons ! ne fais pas l'imbécile ! Reprends ton sac ! » L'incident aurait pu s'arrêter là. Malheureusement, le commandant (provisoire) de la compagnie était un jeune sous-lieutenant d'active, fraîchement sorti de Saint-Cyr, qui, à peine arrivé sur le lieu où nous devions séjourner,

italiens s'enrôlent près de la Chambre de Commerce ou à la Ligue des droits de l'homme. — A Varsovie on creuse des tranchées-abris et à Londres on a doublé d'une guérite d'acier les guérites habituelles. — A Paris et à Chartres on dépose les précieux vitraux, etc., autant de clichés noir et blanc qui disent que voici à nouveau venu ce qu'un écrivain mobilisé appellera plus tard « le temps de la sottise ».

Mais en ces premières heures d'angoisse collective, quand les foyers relevés de la Grande Guerre sont une fois de plus déchirés, quand les fils des poilus ont suffisamment grandi pour, à leur tour, monter au créneau, quand la vie s'offre riche de promesses, nul ne peut plus prévoir demain. Chacun désormais vivra dans la crainte et la peur.

Le noir sied au cœur comme la nuit à la grande ville dans le dessin qui barre ce premier compte rendu de l'événement : « Aspect de Paris, le 1^{er} septembre, sous un ciel lunaire voilé » (Dessin J. Simont, p. 45).

Vue de la colonnade de la Bourse, la perspective de la rue du 4 Septembre est une grande étendue sombre et déserte. Quelque lumière pourtant, ici et là, troue cette opacité mélancolique — Comme un symbole de la petite espérance lovée au fond des cœurs...

Mais les turbulences sont à venir qui la mettront à mal, qui menaceront de l'engloutir à jamais : « Les jours mauvais (pleuvront) ; sans se presser ; sans se lasser ; l'heure après l'heure, le jour après le jour. Les jours mauvais (pleuvront) ».

J. T.

rédigea un rapport qu'il envoya à l'Etat-Major. Au bout de quelques semaines, notre camarade, redevenu bien calme, fut rappelé à Nancy et, accusé de désertion, passa devant un conseil de guerre qui le condamna à quelques mois de prison. L'ironie du sort voulut qu'il achèver sa peine et fût rendu à la liberté en juin 40, et démobilisé à peu près au moment où les Allemands nous conduisaient en captivité pour cinq ans !

Le 3 septembre, la Grande-Bretagne, bientôt suivie par la France, déclarait la guerre à l'Allemagne. Nous reçûmes cette nouvelle par radio, alors que nous étions déjà installés sur nos positions à l'orée d'un bois. J'ai dit installés, il aurait été plus exact de dire campés. Chaque soldat avait pour se loger : une couverture et une toile de tente d'un mètre carré. Et c'est sous l'abri précaire de cette toile de tente que nous passâmes nos nuits jusqu'au 15 décembre où nous prîmes l'initiative, contre l'ordre du commandement, d'aller loger dans un village évacué, à deux cents mètres devant nous. La température était alors bien au-dessous de zéro ! Je

Suite page 4.

Prochain rendez-vous à « L'OPERA-PROVENCE »

le DIMANCHE 22 OCTOBRE

12 heures

bord du caniveau qu'alimente chichement un fumier de septembre, les voitures chargées, bâchées derrière les mules...

Le capitaine A., Corse, court et trapu, piaffe d'impatience autant que la monture qu'il enfourche. Ses bottes jaunes font un éclair dans le soir qui tombe. Au signal le cortège s'ébranle.

A vingt ans ou guère plus, on ne peut trembler. Même la nuit, la première d'une guerre qui d'ailleurs sera vite drôle. Tous feux éteints, y compris les cigarettes. Mais le bruit court déjà, avant tant d'autres, que l'ennemi vient à notre rencontre. Comme à l'exercice il descend du nord et dans son élan s'apprête à nous bousculer, nous renverser, nous rejeter par-delà la frontière que Gamelin va nous faire traverser pour reprendre Dantzig... Une halte sous le couvert et on a déjà faim... Est-ce qu'au petit matin on aura le jus ? Pas sûr du tout...

CREUZWALD, MAROF, je n'ai pas oublié le baptême du feu. Point d'appui en lisière d'un bois. Les Hotchkiss protègent ma section de mortiers de 80. Soudain l'encerclément. Ça ne dure que quelques minutes et je me retrouve, tout penaud, le nez dans la terre fraîche, meurtri par la plaque de base de mon engin à peine mis en batterie. Les premières balles de mitraillettes de la Hitlerjugend m'ont chatouillé l'oreille...

Le lendemain à l'aube on relève des traces. Du sang dans les fourrés hâchés par nos mitrailleuses. Dans la fermette voisine d'où l'attaque est partie, des camarades trouvent un drapeau nazi, croix gammée noire sur écarlate. Premier et dernier trophée d'une campagne de France qui devait nous précipiter dans les camps. Non sans que le soldat de 40 ait fait tout son devoir, dans l'attente d'un nouveau miracle de la Marne qui ne viendra pas. Les anciens aussi s'étaient repliés jusque-là en toute hâte...

L'essentiel va se jouer ailleurs, mais c'est déjà une autre histoire.

Fernand MASSON.

A LIEGE...

La ville devient la métropole de l'armée en 1939-1940, où presque toutes les armes sont représentées (...)

Partout règne une grande effervescence avec les « rappelés » qui ne comprennent visiblement pas ce qu'ils viennent faire dans cette vaste parade militaire (...). Le point commun à tous ces militaires c'est d'être mal fringués...

Je passe à travers ces événements, serein, planant au-dessus des misères, naïf ou inconscient, heureux de mon sort, confiant dans ce sombre avenir qui, à mes yeux, n'est que le tremplin d'une grande aventure.

Je suis un privilégié, je suis rampant à l'aviation... les autres armes ont la réputation d'être « moches » pour les grands gosses que nous sommes encore malgré nos 20 ans et notre bagage de la vie aussi maigre qu'un chien galeux.

Raymond GILON,
in Les 3 Stalags V, n° 122.

PREMIERE NUIT DE GUERRE

Mobilisé dès le premier jour de la déclaration de la guerre de 1939, je fus affecté à l'état-major du 3^e bataillon du 62^e R.I.P., qui se formait dans la région versaillaise.

Trois jours après, le régiment formé, nous sommes acheminés de grand matin par rail en direction de l'est, dans les fameux wagons « 8 chevaux en long ou 40 hommes ». Nous avions touché notre paquetage dans lequel une superbe paire de brodequins neufs, mais à notre grand étonnement, tous du 43... si quelques-uns d'entre nous ont pu les utiliser, d'autres ont dû se résoudre à rester avec ce qu'ils avaient aux pieds en arrivant : qui des chaussures de ville, qui des chaussettes montantes, qui des espadrilles, qui des tennis et d'autres des pantouffes, des savates, l'ensemble des plus réjouissants des traîne-patins, portant le sac et le mousqueton.

Le ravitaillement n'avait pas été oublié pour le voyage qui devait durer 24 heures ; nous avions eu double ration de viande cuite et de haricots, etc. Ne l'oublions pas, nous étions en septembre et il faisait chaud.

Vers 11 heures-midi, tout en roulant, nous nous apprêtons à casser la croûte. Or, avec la chaleur et plusieurs kilomètres de marche pour prendre le train, les gamelles qui surmontaient le sac à dos, avaient copieusement chauffé. Après avoir soulevé le couvercle, une odeur de sur se dégagait, le rata avait tourné. Aussitôt le contenu était jeté sur le ballast, mais nous étions jeunes et avions quand même pensé à prendre quelques conserves qui furent partagées.

Enfin, après un long voyage, nous débarquâmes dans un petit village évacué ; la nuit fut courte. Au petit matin, en route, à pied, destination inconnue. Nous avons su plus tard qu'il s'agissait de se rendre à Sarreguemines, distante de 25 km environ. Pour des réservistes sans aucun entraînement dont bon nombre mal chaussés, après les premières heures de marche nous formions une colonne en pleine débâcle ; malgré les arrêts de 10 mn toutes les heures, notre bataillon s'étrait sur plus de 2 km.

C'est alors que vint à passer un capitaine d'état-major tiré « à quatre épingles » qui venait se rendre compte pour le QG si tout allait bien ; il fut vivement surpris de constater l'état dans lequel nous nous trouvions. Il se plaignit vivement à notre commandant qui avait fait 14-18 et qui en avait vu d'autres. Après lui avoir fait rectifier la position, il l'envoya promener...

Après de longues heures de marche, nous arrivâmes sous la canonnade au couvent de Sarreguemines ; les éclairs des explosions illuminaient la nuit. Ce fut le baptême du feu.

G. PIFFAULT.

CE JOUR-LA, LE 3 SEPTEMBRE 1939

Le dimanche 3 septembre 1939 la France déclare la guerre à l'Allemagne.

Par la voix des ondes ou bien dans son message radio-diffusé le président du conseil, Edouard DALADIER, annonce la nouvelle aux Français qui ne semblent pas très surpris mais plutôt consternés en raison de la gravité et la dimension de cet événement malheureux. C'est la première impression qui se dégage de toutes les conversations. Je n'échappe pas à l'émotion ni à la déception parce que dans ma naïveté et mon désir de paix j'espérais que la sagesse des hommes finirait par l'emporter sur la haine et la violence. En quelques secondes mon rêve s'écroule entraînant dans sa chute les débris de mes illusions.

En ce premier jour de guerre il fait beau, le ciel est bleu et pas le moindre souffle de vent. Ce calme apparent

masque, en réalité, la tempête qui va sévir sur toute l'Europe et au-delà des mers. Cet événement historique encombre ma mémoire depuis cinquante ans. Le temps passe, le souvenir demeure.

Lorsque la France entre en guerre j'accomplis mon service militaire au 22^e bataillon d'ouvriers d'artillerie, caserne Denfert-Rochereau, avenue Foch à Versailles. Les permissions étant supprimées et quartiers consignés, je me trouve embastillé avec pour horizon la cour d'une caserne. De ce réduit je ne peux pas cerner l'événement, en mesurer l'ampleur ni l'impact. Impossible d'analyser le comportement, de connaître l'état d'esprit des Français qui vont s'installer dans la guerre. Par contre, étant déjà sous les drapeaux, je n'ai pas à supporter le poids d'une séparation. Il est toujours pénible de quitter son foyer et tous les siens en pareilles circonstances. Je ne me retrouve pas, non plus, sur le quai d'une gare où parents et amis accompagnent ceux qui partent pour la guerre. Privé d'un champ d'observation suffisant je dois me contenter de ce que je vois, entends, recueille et emmagasine d'où les limites de ce témoignage où, seule, la vérité a droit de cité.

En dépit de ces difficultés, c'est de l'entrée de la caserne que j'observe ce qui se passe dans la rue. L'avenue du Maréchal Foch est envahie par des centaines de mobilisés qui se dirigent vers le camp de Satory. Dans cette foule les uns ploient sous le poids de leurs valises, d'autres gesticulent, chantent, d'autres encore, peu nombreux il est vrai, titubent sous l'effet de l'ivresse. Ce spectacle inédit, inoubliable colle parfaitement à la réalité du moment.

A l'intérieur de la caserne c'est le tintamarre amplifié par les éclats de voix de quelques rappelés qui, visiblement, veulent se distinguer des autres. Cris, jurons, discussions animées, le tout baigne dans une ambiance de fête foraine. Habités par un optimisme excessif nous sommes persuadés que la guerre sera de très courte durée avec en prime une victoire assurée. Cet état d'esprit correspond à une sorte d'inconscience et à un patriotisme de bon aloi. Coins et recoins de la caserne sont occupés par les rappelés, les locaux disponibles transformés en dortoirs. Ordres et contre-ordres se succèdent et chacun s'organise avec plus ou moins de bonheur. Nous, les gars de l'active ne sommes pas concernés par ce problème d'hébergement.

Tout au long de ce jour mémorable je laisse vagabonder mon imagination ne pouvant supposer, un seul instant, que la guerre, cette machine infernale remise en marche, va broyer 55 millions d'hommes, de femmes et d'enfants tués au combat, sous les bombardements ou morts en déportation. Pour moi une seule certitude : le grand ordonnateur de cette tragédie est un être diabolique, un certain Adolf Hitler. Et au soir de cette journée fertile en émotions, désabusé, fatigué, je m'endors avec la perspective d'un lendemain moins agité.

Robert AIGUILLON.

A SUIVRE.

Prochain rendez-vous à
« L'OPERA-PROVENCE »
le DIMANCHE 22 OCTOBRE
12 heures

REVUE HISTORIQUE DES ARMÉES

AU PROGRAMME DE L'ANNEE 1989

- Le N° 1 (fin mars) est consacré aux réserves des armées ;
- Le N° 2 (fin juin) traite des armées de la Révolution ;
- Le N° 3 (fin septembre) a pour sujet la guerre 1939-1945, dont un dossier « de Latre » ;
- Le N° 4 (fin décembre) comprendra un dossier sur l'Indochine.

MODALITES D'ACQUISITION

- 1 - Les bulletins d'abonnement accompagnés de chèques doivent impérativement être adressés au siège de la RHA à Vincennes.
- 2 - Les chèques de paiement sont à établir à l'ordre de : ADDIM-RHA.
- 3 - Les abonnements couvrent l'année légale (un numéro fin mars, fin juin, fin septembre et fin décembre).
- 4 - Pour éviter toute erreur les demandes de changement d'adresse doivent mentionner l'ancien domicile.
- 5 - Les prix s'entendent port et emballage inclus.

TARIFS POUR 1989 :

- Abonnement (4 numéros)
 - France 250 (TTC)
 - FFA 235 (HT)
 - Etranger 450 (HT)
 - Soutien 500 (TTC)
 - Elèves-étudiants 150 (TTC)
- Numéro individuel
 - 1989 : 75 F (TTC)
 - 1988 : 60 F (TTC)
 - 1987 : 50 F (TTC)
 - Avant 1987 : 30 F (TTC)
 - Ecrin reliure avec vignette millésimée : 70 F (TTC)

● ADRESSE : Château de Vincennes, 94304 Vincennes Cédex.

LISTE DES ARTICLES « GUERRE 1939-1945 »

PARUS DANS LES NUMEROS ENCORE DISPONIBLES

HS/1969 - Bombardiers lourds (1943-45) par le Général GALLOIS.
Le rapatriement des déportés et des prisonniers par voie aérienne en 1945, par le Général GAZZANO.

1/1970 - La percée allemande au sud d'Amiens (juin 1940).
a) Un compte rendu français, par le Colonel A. MERGLEN.

- b) Un compte rendu allemand, par le Major V. REGLING.
Pendant l'offensive des Ardennes : la garde du Rhin du 5 au 20-1-1945, par le Lt-colonel P. PRILLARD.
- 3/1970 - Le glorieux sacrifice de la 21^e D.I. en mai-juin 1940, par le Colonel LE GOYET.
- 4/1970 - Le débarquement à l'île d'Elbe du 13^e R.T.S. (18 juin 1944), par le Général CHRETIEN.
Toulon août 1944, la prise du fort de Malbousquet, par le Général DELTEIL.
- 2/1971 - Pouvaient-on prévoir l'attaque allemande dans les Ardennes en 1940 ? Un général avait dit oui, par le Général TOURNOUX.
- 4/1971 - Les plans militaires allemands pour la France 1940-42, par Charles BURDICK.
Le corps franc d'Afrique 1942-1943, par le Capitaine de GOUBERVILLE.
Mulhouse, 20 au 26 novembre 1944, par le Lt-colonel de WAZIERS.
- 3/1972 - Psychose collective et vente historique : les attaques aériennes italiennes sur la Loire et le centre de la France en juin 1940, par M. Félix DEBYSER.
La méthode allemande de commandement, par le Colonel VIGO ROUSSILLON.
Leclerc, Maréchal de France, par le Général FONDE.
- 4/1972 - Un régiment d'infanterie sur la Meuse en 1940 : le 129^e R.I. en Belgique, par le Général P. BERTIN.
Le Vercors juin 1944 : projets et réalités, par le Général COSTA de BEAUREGARD.
- 2/1973 - La défense de Bergen Mr. zoom par l'armée française (mai 1940), par M. VAN DER TUIN.
- 3/1973 - Les documents du G.Q.G. français et la Suisse. La Charité-sur-Loire 1940, par M.C. BOINARD.
- 4/1973 - Torch : les opérations de diversion alliées et les renseignements de l'axe, par M. ARTHUR L. FUNK.
La lutte armée des partisans soviétiques dans la grande guerre nationale, par le Colonel ANDRIANOV.
- 3/1974 - Une résistance militaire 1940-1944.
La naissance de l'O.R.A. Ses problèmes et son activité en 1944, par le Colonel A. de DAINVILLE.
Victoire de la guerrilla avec le maquis de l'Ain, 1942-1944, par H. ROMANS-PETIT.
La reddition de la colonne ELSTER, par le Général H. de NANTEUIL.
Le combat du G.T.V. de la 2^e D.B. aux portes de Paris et dans Paris, août 1944, D. DUPLAY.
De la Meurthe au Rhin avec la 2^e D.B., par le Général A. GRIBIUS.
La bataille de Marseille du 19 au 28 août 1944, par C. BONARD.
La 1^{re} D.F.L. au secours de Strasbourg en janvier 1945, par le Général SAINT-HILLIER.
Surveillant les navires de bataille allemands, par le Vice-Amiral d'escadre PHILIPPON.
Le débarquement de Provence et la Marine française, par Philippe MASSON.
L'extraordinaire exploit d'un équipage du groupe Franche-Comté abattu le 19 août 1944 aux environs de Toulon, par Patrice BUFFOTOT.
- 4/1974 - Libération de la France. L'unification des forces armées, par le Colonel LE GOYET.
La stratégie défensive de l'Allemagne sur le front de l'Orient en 1944, par Hans UMBREIT.
- 3/1975 - La 1^{re} D.F.L. dans le massif de l'Authion (mars-avril 1945), par le Général GARBAY.

- L'Armée de l'Air dans la campagne de France (10 mai-25 juin 1940), par Patrice BUFFOTOT.
- 4/1975 - Les forces armées brésiliennes dans la seconde guerre mondiale, par le Colonel Francisco RUAS SANTOS.
- 2/1976 - La 1^{re} division de cavalerie allemande face aux « Cadets » (18-21 juin 1940), par le Commandant EVEN.
- 3/1976 - « A nous Paris ! » La libération de Jouy-en-Josas, août 1944, par le Général J.J. FONDE.
- 1/1977 - L'opération de lasi. Kichinen, par le Général-Major V. MATSOULENKO.
- 3/1977 - Un aspect peu connu de la Résistance polonaise en France : les rapports Giraud - Kleeberg en automne 1942, par le Lt-Colonel Witold ZANIEWICKI.
- 4/1977 - Le régiment Normandie - Niémen dans l'ultime phase de la campagne de Prusse Orientale (avril 1945), par le Colonel A. CONSTANTINI.
- 3/1977 - Le plan VII 1943-1944, par P. FACON.
- 3/1980 - Naissance du Matériel (1940-1944), par le Lieutenant A.M. MANS.
Un exemple d'engagement opérationnel des unités du matériel ANZIO (1944), par le Lieutenant A.M. MANS.
- 4/1980 - Les divisions de série B pendant la campagne de France 1939-1940, par Jean VIDALENC.
Les opérations des sous-marins français et la perte du Protée (Méditerranée 1943), par le C.V. HUAN.
L'aide aérienne à la Finlande (novembre 1939 - mars 1940), par Patrice BUFFOTOT.
- 1/1981 - La Légion étrangère dans la campagne de Norvège en 1940, par le Colonel Marcel BLANC.
Bir Hakeim, par le Lt-Colonel G. de SAIRIGNE.
La Légion étrangère dans la campagne de Tunisie (1942-1943), par le Général Jean COMPAGNON.
Le Régiment de marche de la Légion étrangère (1943-1945), par le Général J.-P. HALLO.
- 2/1981 - Une action navale en 1940 par C.C. BEGOUEN-DEMEAUX.
- 3/1981 - Strasbourg sous l'occupation allemande et sa libération en 1944, par le Professeur Fernand L'HILLIER.
- 2/1983 - Koufra. Souvenirs de l'artillerie, par le Lt-Colonel R. CECCALDI.
Marsouins et Bigors de la Division Leclerc, du Maroc à Berchtesgaden, par le Général J.J. FONDE.
- 2/1984 - Les spahis de la France libre, par le Général ODDO.
Un régiment de chars dans la tourmente, le 2^e Dragons (1939-1945), par le Colonel RENARD.
Un régiment de chars dans la campagne de la Libération, le 2^e Cuirassiers, par le Général DUROSOY.
- 1/1985 - L'invasion allemande en Crète, mai 1941, par Simone PESQUIES-COURBIER.
- 3/1985 - Le bombardement français sur la Meuse, le 14 mai 1940, par Philippe de LAUBIER.
- 4/1985 - Attaché militaire à Prague et à Budapest (1939-1940), par le Général Tony ALBORD.
L'armée polonaise en France en 1939-1940, par Tadz WYRWA.
L'armée tchécoslovaque en France (1939-1940), par Antoine MARES.
La leçon de la campagne de Pologne vue par l'état-major aérien français : le rapport du Colonel BERGEREY présenté par Patrick FACON et Armand TEYSSIER.
Quand le père Ubu était roi, survie et mort des chevaux de réquisition pendant la guerre immobile (sept. 1939 - avril 1940), par le Docteur J. BRIERE.
- 2/1986 - La drôle de guerre et la bataille de France vues par un sergent pilote, par P. BOILLOT.
- 4/1986 - L'Armée de l'Air et l'affaire de Syrie, par A. TEYSSIER.

Les Anciens d'ULM/DANUBE

Sous
L'ORMEAU

EN ARDECHE... AU CŒUR FIDELE
25 mai 1989

Paris, 10 h 10. Gare de Lyon. Le T.G.V. glisse lentement, s'en va, laissant derrière lui Paris, son ciel gris, sa brume matinale qui n'en finit pas de s'élever. La banlieue, sans autre relief que ses tours, est vite dépassée. En 2 heures Lyon est déjà contournée et, ponctuel comme un roi, on arrive à 13 h 29 à Montélimar où « noblesse oblige » m'attend Jules GRANIER, accueillant comme toujours.

Sous ce beau ciel pur, radieux, les cyprès frissonnent sous un léger mistral, s'inclinent gracieusement comme pour nous souhaiter la bienvenue : c'est déjà la Provence. Une fois de plus, ensemble, nous franchissons le « Grand Pont » qui enjambe le Rhône toujours aussi majestueux, quelques petites vagues onduleuses se flotent limpides, fier de son long parcours il traversera la Camargue pour s'épanouir en delta, avant de terminer sa course vers la Méditerranée aux reflets bleus.

Laissant derrière nous Montélimar, cette ville au doux parfum de nougat, la vallée du Rhône et ses vignobles renommés, nous voici en Ardèche, ses villages qui émergent d'une mer de verdure, les toits rouges de ses maisons et mas cossus où s'accrochent les bougainvillées en fleurs, les lierres touffus où vont se réfugier les merles et autres oiseaux pour y abriter leurs amours. Tout est calme et beauté. De-ci de-là, des vignobles qui nous donneront ces vins de pays tant appréciés des connaisseurs, mais qu'on se doit de déguster, de savourer avec modération.

La route monte, serpente, avant d'arriver au col ; la borne départementale nous indique : Le Gard, qui voisine si bien avec l'Ardèche. A présent, c'est la descente en pente douce. Encore un grand virage et devant nous un panorama féérique : au couchant la Barre des Cévennes dans toute sa beauté, s'allonge avec ses vallons pleins de charme et de mystère ; les rayons

du soleil en éventail font ressortir les ombres des cimes sous le regard indifférent du Mont Lozère. Quel spectacle. Quel régal pour les yeux. Vision fugitive, c'est déjà la plaine, ses vieilles bâtisses, ses vieux mas cévenols... et voici celui de nos amis GRANIER, que bien des amis et camarades connaissent car l'accueil y est toujours chaleureux : Yvonne GRANIER reste la fée du logis dont il fait bon apprécier le confort, le calme... et la table.

Dans la grande salle à manger le couvert est dressé. Nos camarades BARELLI, de Hyères, De MINETTI, de Hyères également et leurs épouses nous ont rejoints ; combien de souvenirs vont s'égrener durant ce repas savoureux... et bien arrosé ! L'heure a passé trop vite, il faut prendre congé, pour se retrouver demain en pleine forme à Viviers.

Le calme ramène le silence. Seul le ruisseau murmure sur son lit rocaillieux. Je regagne le mien, plus douillet. Bonsoir !

JEUDI 25 MAI 1989

Le soleil est déjà haut. On voudrait flâner un peu, mais le devoir nous appelle : soyons exacts au rendez-vous. Nos amis du Var nous ont rejoints et le cortège des voitures démarre, précédé par nos amis GRANIER. De nouveau nous laissons le Gard pour rentrer en Ardèche. Nous devinons, non loin, les « Gorges de l'Ardèche ».

Nous arrivons à Viviers, cité épiscopale, évêché de l'Ardèche. Dans la magnifique cathédrale qui domine le Rhône, les Pères SOUCHE et FORESTIER nous accueillent chaleureusement. Tous deux vont concélébrer l'office religieux à la mémoire de nos camarades défunts. Cette minute est très émouvante. Le Père FORESTIER, dans son homélie, évoque avec beaucoup d'émotion le passé, déjà si lointain et pourtant toujours aussi présent. L'émotion gagne bien des fidèles au souvenir de leurs chers disparus, évoqué avec tant de simplicité et de vérité.

La messe terminée, c'est au Père SOUCHE, de l'Evêché, de nous présenter cette cathédrale, si riche et si fière de son passé. On ne résume pas, mais, chers camarades, si vous descendez dans le Midi, laissez l'autoroute, traversez le Rhône, faites étape à Viviers, vous serez émerveillés par la beauté du site et du panorama : Viviers vaut le détour.

Un vin d'honneur, offert par la municipalité, avait réuni dans la salle des fêtes de la mairie (ancien évêché), les camarades et amis, ainsi que leurs familles. M. le Maire, nous souhaitant la bienvenue, nous présenta sa belle ville dont il peut être fier, en nous invitant à la visiter et à l'admirer. Il est très applaudi.

A 13 heures, au « Relais du Vivarais », le déjeuner était servi. 36 convives prenaient place autour des Pères SOUCHE et FORESTIER et des organisateurs MOUFFLET pour l'Ardèche et GRANIER pour le Gard.

Réussite complète pour ce repas copieux, délicat et très apprécié par tous.

Félicitations au personnel empressé, au patron du « Relais » auquel nous décernons une « Etoile en plus » Bravo. Merci !

Il n'est pas de bon moment qu'il ne faut quitter avec mélancolie. Les années passent trop rapidement, hélas ! déjà nous pensons à l'an prochain : c'est dans le Gard que nos amis GRANIER organiseront la Journée du Souvenir et de l'Amitié. Un souhait... que nous soyons aussi nombreux que cette année. Espérons le... mais surtout pas moins

Aux organisateurs si dévoués, un grand merci.



25 mai 1980. A Viviers, réception à la Mairie.

● Etaient présents :

Mme et M. GRANIER, Mme RICHARD, M. MONNIER, pour le Gard.

Mmes et MM. MOUFFLET, COYRAS, BLANCHON, LARROCHE, FAURE, NOGIER, BARCAUD ; MM. POUDEVIGNE, FERRILLET, MASMEJEAN, REBOUL, pour l'Ardèche. De l'extérieur : Mmes et MM. BARRIE, St-Galmier ; BARELLI, Hyères ; ANDREATTI, Montélimar ; MINETTI, Hyères ; NOEL, Nice ; M. VIALARD, Paris.

Et les aumôniers : Père SOUCHE, Viviers ; Père FORESTIER, Marvejol.

● Excusés : FILHOL, CHARBONNEL, CHABALIER, MARCY, Vve PLANCHER, BRUN, LAVIGNE, AUBERT, GUY, CAUSSE, FOSSAT, MATEO, THOUZEL, LLINARES, CHARPENEL.

Lucien VIALARD.

Ancien d'Ulm - V.B.

LA GAZETTE DE HEIDE

REUNION DU 21 JUIN 1989

AMICALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE HEIDE

Sans doute pour exprimer d'émouvants souvenirs et matérialiser nos fidèles rencontres, le choix de la date de notre réunion fut « le jour le plus long ». En effet, cette année, c'est le jour du solstice d'été et en Normandie, que nous nous sommes rassemblés : nous y voyons là tout un symbole.

Etaient présents, avec leurs épouses : ANTOINE, BODSON, CAMUS, CLEENVERKE, COMMIN, DEPRET, MARQUETTE, PROST, ROUE, THERY, TRAINSEL et notre ami SIX toujours aussi constant. Nous avons aussi reçu la visite cordiale d'HAUSPIE, l'état de santé de son épouse ne lui permettant pas de rester parmi nous.

Chaque année Atropos, impitoyable, frappe durement quelques-uns d'entre nous, mais leur souvenir reste présent à notre mémoire, nous avons cité Henri SAYO dont la joie rayonnante nous inondait l'an passé, et bien d'autres à la famille desquels nous exprimons encore nos profonds regrets.

Nous adressons nos vœux les plus chaleureux d'amélioration et surtout de rétablissement à nos bons camarades dont l'état de santé ou celui de leur épouse nous prive du plaisir de les avoir près de nous : ANTIC, AYMONTIN, BAUDRIN, DESTON, l'Abbé FEILLET, HUON, JULIEN.

Enfin, d'autres camarades BEYNEY, BIOLLEY, JONCOUR, retenus par des obligations diverses, se sont très aimablement excusés.

Le lieu du rendez-vous était à Harcourt, dans l'Eure, près d'un magnifique château médiéval parmi les mieux conservés de notre pays, au milieu d'un immense domaine concédé par Charles le Simple, par le traité de St-Clair-sur-Epte, en 912, à Rollon chef scandinave devenu le premier Duc de Normandie. Ce domaine appartient depuis 1828 à l'actuelle Académie d'Agriculture de France. Le parc est planté d'arbres rares et superbes, en particulier des conifères.

C'est à deux pas de cet écrin de verdure, à l'Auberge du Château, dans une grande salle aux poutres apparentes, que nous nous sommes réunis. MARQUETTE a fait l'appel, donné des nouvelles des absents, parlé de disparus puis, la bonne humeur des retrouvailles reprenant ses droits, la musique de notre jeunesse y aidant, nous avons savouré un excellent repas que le « trou normand » a égayé. Des intermèdes de pas de danse affiliaient sans doute les papilles gustatives et THERY nous a offert un délicieux champagne, ajoutant ainsi la note pétillante qui donne la verve et les pommettes roses.

CLEENVERKE déploya ses facétieuses mimiques où, pince sans rire, il sautait avec esprit créer des attitudes burlesques, nous rappelant celles qui provoquaient, outre Rhin, les plus désopilantes situations. ANTOINE sut avec brio entraîner ses cavaliers dans le tourbillon des valses ; MARQUETTE sut aussi montrer toute sa souplesse d'ancien chasseur alpin, bien que les artères prennent de l'âge, le cœur et l'esprit conservent l'enthousiasme de leur jeunesse.

Entre bons vieux amis les heures s'écoulaient toujours trop vite, cet état de fait m'a inspiré un poème, je l'ai dit à la fin du repas et le redonne ici car, dans des circonstances semblables, il reste d'actualité :



Quelques brèves nouvelles.

Notre ami ANCELOT n'oublie pas les amis... de temps en temps de ses nouvelles qui sont les bienvenues. Merci mon vieux Gilbert de penser aux copains.

Quant à nos amis FRUGIER ils sont en vacances — terminées lorsque vous lirez ces lignes, mes amis —. En effet, ils auront passé d'agréables journées enso-

A L'OMBRE D'UN GNOMON

Fluide comme l'eau qui coule entre mes doigts
Le temps court et se perd autour de notre espace,
L'ombre sur le cadran se glisse devant moi,
Elle avance, grandit et sans bruit elle passe.

Quand l'heure paraît lente avant de s'écouler,
C'est qu'un événement vient torturer mon âme,
Mais si, rapidement, je la vois défilier,
C'est que de par ma joie, j'en ai perdu la trame.

Quand le cœur est en peine ou le corps en
[souffrance],
L'ombre sur le cadran ne veut plus avancer,
On croit que nos humeurs en règlent la cadence...

Lorsque vient le plaisir, le temps désenchanté
Fait courir son ombre, je n'en crois pas mes yeux...
Peut-être est-il jaloux... quand il nous sait heureux !

Le soir nous avons dîné à Brionne, à l'Auberge du Vieux Donjon, dans un cadre typiquement normand. Un pied de vigne plus que centenaire ombrage une tonnelle d'où s'échappent de belles grappes de chasselas de Fontainebleau attendant, pour attiser la tentation, que le soleil soit dans la constellation de la Balance ! Dans une salle superbement décorée nous prenons ensemble un nouveau repas, arrosé cette fois d'un velouté St-Emilion offert par Pierre SIX. Ce nectar apporta toute la chaleur de son bouquet et la beauté de sa robe illumina nos alléchantes agapes.

Nous qui, le soir, avons coutume de tempérance,

leillées en Bretagne, en vrais amoureux. Je m'en réjouis pour eux, et merci de votre carte.

Des nouvelles de KAUFMANN. Il vient de sortir de l'hôpital d'Angers où il était pour une nouvelle opération du genou, plus le déplacement de sa pile (il a été nécessaire de la changer de côté), mais le moral est bon, me dit-il. Meilleure santé à toi, ami.

De bonnes nouvelles de Mme JOLAIN, qui n'oublie pas les amis d'Albert, lequel est toujours présent dans nos mémoires. Merci, chère Madame, de votre souvenir et de votre amitié.

Quant à l'ami BASSINDALE et pour faire suite à l'envoi de la photo des quatre copains du bridge du Kommando, la Rédaction du Lien a eu la gentillesse d'en faire un cliché et de le faire paraître dans notre journal de juillet-août dernier. Que notre ami René en soit remercié, ainsi que nos amis du Lien... Souvenir... souvenir pour nous tous !

Un gentil mot de notre ami ROBERT en bonne forme et qui se propose de faire une balade dans les Vosges. Et puis il attend le prochain Lien afin de connaître la surprise annoncée par MARTIN dans le papier paru dans Le Lien de juillet-août dernier. Et bien la surprise est avancée ! car la Rédaction de notre gazette a fait diligence et a permis de faire paraître la photo des quatre bridgeurs du 604. Je remercie mes amis TERRAUBELLA et PERRON de leur camaraderie.

Au mois prochain, les amis.

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag 1 B puis X B.

N. B. - Un grand merci à notre ami MOURIER, le trésorier de l'Amicale qui m'a retourné la photo des 4 bridgeurs.

la bonne humeur et l'amitié nous mirent sans doute en appétit et les régimes eurent quelques accros !

Le lendemain matin, après le petit déjeuner certains, venus de très loin, ont dû reprendre la route ; mais tout un groupe est allé visiter la célèbre Abbaye du Bec-Hellouin, digne témoin de ce que représentait, au Moyen Age, le foyer de culture et de sainteté auquel l'Angleterre dut les bases de son organisation religieuse. Fondée vers 1035 par Herluin, chevalier du comte de Brionne, l'Abbaye du Bec devint très tôt un des centres de la spiritualité chrétienne. Grâce à l'arrivée du clerc italien Lanfranc qui y fonda les écoles, étaient formés là les grands esprits des XI^e et XII^e siècles. Nommé ensuite abbé de St-Etienne à Caen puis archevêque de Canterbury, il devint primat d'Angleterre.

Le rayonnement de Bec-Hellouin dura jusqu'au XIV^e siècle. Donnée en 1792 à l'Administration militaire, l'Abbaye fut transformée en caserne, puis en dépôt de remonte de cavalerie. Ce n'est qu'en 1948 que ces locaux sont rendus à leur destination première par les Beaux-Arts et, le 29 septembre de cette même année, les Bénédictins célébrèrent leur première messe solennelle : la tradition séculaire était renouée.

La Tour St-Nicolas date du XV^e siècle, elle reste le seul vestige de l'église abbatiale dont elle était isolée, Sa flèche a disparu. Plus loin, dans l'ancien réfectoire, aujourd'hui chapelle, en creux et protégé par une grille moderne en fer forgé, un sarcophage renferme les restes du fondateur. Le cloître, par son calme et son

Suite page suivante.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Une petite pause dans le courrier pour vous faire part de notre petite réunion annuelle qui, cette année, a eu lieu à Nancy chez nos amis Robert THEVENIN et sa charmante épouse Micheline.

Reçus comme des rois, Michèle et moi avons passé quatre merveilleuses journées en compagnie de Donat ALTHEIRE et son épouse, Mme Vve DESCOTES, épouse de notre ami Raphaël qui nous a quittés il y a 4 ans, Léon ANCEMENT, qui est en possession d'un énorme volume rempli de souvenirs de captivité que je n'ai malheureusement pas pu parcourir faute de temps, et de notre ami Frédéric POTTCHER qui lui, reste toujours aussi brillant dans son érudition et sa conversation.

Tous me chargent de transmettre à leurs anciens compagnons de captivité leurs amitiés.

Ces journées ont passé comme un éclair et nous en gardons un souvenir impérissable. Un seul hic ! j'ai pris quelques kilos dus à l'art de préparer les plats de Micheline THEVENIN qui, en dehors de son savoir faire a vu très grand...

J'ai relu « REVOIR PARIS » (Monté par le Théâtre de la Roulotte, de Villingen (V.B.). J'ai assisté à cette « première » et je peux dire que son succès avait été immense. - J. T.) qui une fois de plus m'a bouleversé et m'a ramené 48 ans en arrière et je ne résiste pas au désir de faire reparaitre cette chanson qui décrit bien l'état d'âme du prisonnier qui n'avait qu'un seul espoir : revoir la France en toute liberté.

« REVOIR PARIS !... »

Paroles de J. Drouet

Musique de F. Mariani

Autrefois, j'ai fait maints voyages,
A travers l'onde, à travers l'air,
Des monts j'ai affronté l'orage,
Traversé de brûlants déserts !
J'ai vu de belles capitales,
Mais parmi toutes ces splendeurs,
Inlassablement je trimbale
Un seul désir au fond du cœur :

Refrain

Revoir un jour Paris !
Notre Paris, notre Paname !
Ses rues et son ciel gris,
Le frais sourire de ses femmes :
Un petit nez mutin,
Deux yeux rieurs, un frais sourire,
Pour moi, le plus beau des empires,
C'est Paris ! mon pat'lin !

II

J'ai fait trois fois le tour du monde,
Comme dit la vieille chanson,
J'ai vu des brunes et des blondes,
Et j'ai connu bien des frissons,
J'ai aimé de folles maîtresses,
Joies brûlantes, ardents plaisirs,
Mais au milieu de ces ivresses,
Mon cœur n'avait qu'un seul désir :

au Refrain

III

Car le plus beau pays du monde,
Ne peut donner ce qu'il a !
Et lorsque nos pas vagabondent,
Notre cœur, lui, reste là-bas !
Là-bas, c'est un p'tit coin de France,
Pour nous le plus cher des pays,
Dont la fidèle souvenance,
Berce d'espoir les cœurs meurtris :

au Refrain

LA GAZETTE DE HEIDE (suite)

harmonie, inspire au recueillement et nous admirons un escalier monumental d'une extraordinaire volée, avec une rampe en fer forgé de toute beauté, faite par Raymond SUBES.

Sur chacun des deux corps du bâtiment se trouve un cadran solaire, sur celui de l'après-midi le style est bien en place mais il a disparu sur celui du matin : cela a sans doute permis au moins que nous servait de guide, d'être plus bavard, ne voyant pas les minutes passer.

Suivirent quelques achats : souvenirs, cartes ou céramiques faites par les moines, puis nous avons regagné l'Auberge du Vieux Donjon et, après un repas amical, ce fut la dislocation.

Avant de nous quitter nous adressons nos sincères félicitations et remerciements à THERY pour l'organisation de cette réunion, à SIX pour sa générosité puis, avec des « Au revoir » sans fin et des vœux de santé, ce fut le rappel de la proposition de Jeannette PROST, acceptée à l'unanimité : « C'est dans la première quinzaine de juin 1990, dans la belle région de Thonon-les-Bains, que se tiendra notre prochaine réunion ».

Ainsi s'est terminée cette agréable rencontre, ajoutant au livre de nos souvenirs une page supplémentaire. Elle aura peut-être pour titre : « Quand l'automne vient chanter l'été ».

Georges CAMUS.

—O—

Voilà le compte rendu de la réunion à Harcourt à laquelle encore une fois je n'ai pu assister. Georges CAMUS en a fait un brillant exposé. Vous en admirerez la précision et comme toujours l'érudition. Son poème est charmant.

J'ai reçu une carte postale signée Janette, Gaston, Georges et Simone me présentant les amitiés de vous tous. Merci. Il est réconfortant de savoir que l'on n'est pas oublié.

Peut être l'an prochain, si les circonstances le permettent, j'irai à Thonon. Inch Allah !

Recevez chers(es) amis(es) mes amitiés.

Jean AYMONTIN - 27641 X.B.

Notre ami HADJADJ Roger, 38390 Montalieu-Vercieu, envoie son meilleur souvenir à toute l'Amicale et à tous les anciens d'Ulm et de Schramberg. En voyage pour 15 jours en Martinique il y a trouvé une atmosphère merveilleuse et une mer à 24 degrés.

Notre ami Jean FOURNIER, Maire de Germisay, 52230 Poissons, envoie ses meilleures amitiés à tous.

En cure à Dax, notre amie Mme Vve GUENIER, 28500 Vernouillet, envoie le bonjour et ses amitiés à tous les lecteurs du Lien.

Notre ami DARCHIS André, 92000 Nanterre, a trouvé le soleil et un vrai dépaysement en vacances à Grenade.

Nous remercions pour leurs dons nos amis :

EVEN Gabriel, 06500 Menton.

ADRIEN Charles, 71190 Etang-sur-Aroux.

Brave Trébor, 75000 Paris, nous envoie une lettre que je ne puis m'empêcher de reproduire :

« Chers amis. Merci de vos bons vœux. A mon tour je souhaite une bonne et heureuse année et surtout une bonne santé à tous les anciens des V et X. Malheureusement ce n'est pas mon cas car l'année a très mal débuté pour moi.

Tout a commencé un matin. En faisant ma toilette, je casse ma brosse à dents. Très ennuyé, je m'habille en vitesse et fonce vers la boutique la plus proche pour en acheter une neuve. Là, la vendeuse me demande : —Vous la voulez dure ou molle et de quelle couleur ? Dure, lui répondis-je, quant à la couleur, je m'en moque. —Tenez, en voilà une belle violette.

J'acquiesce mon achat et remonte chez moi pour constater qu'en fait de brosse dure, il n'y avait que le manche qui l'était !

Redescendant à fond de train la rapporter, la vendeuse en me voyant s'exclama : —Vous venez me rendre la brosse violette n'est-ce pas ? Ça fait la sixième fois qu'on me la rapporte !

Ensuite, finissant ma toilette, je constatai qu'en me peignant je perdais plein de cheveux ! Je décidai donc de me rendre chez mon coiffeur car j'avais entendu dire qu'en les coupant presque à ras, ça arrêtait parfois leur chute. J'en parlai à mon « tondeur » qui me conseilla en plus, d'acheter un produit qui, non seulement arrêterait leur perte, mais les faisait repousser. Il m'en vendit deux bouteilles.

Tu parles d'un bluffeur ! Dans la quinzaine qui suivit, j'ai avalé petit à petit son sale produit et en fait de repousse de cheveux je fus saisi de telles crampes que je fus obligé d'appeler le médecin !

Ce dernier me donna un petit médicament qui, je le reconnais, m'a fait du bien, mais avant de me quitter, il s'entreteint un long moment avec ma femme dans la pièce à côté.

Quand il fut parti, je demandai à Lucienne ce qu'il avait dit. —Rien, me répondit-elle sèchement !

— Ce n'est pas possible, tu as peur de me révéler son diagnostic ?

— Mais non... t'en fais pas ! Et puis soigne-toi et fiche-moi la paix !

Alors, c'est là que j'ai compris que je n'en avais plus pour longtemps. Vous me direz que personne n'est éternel et qu'il faut en prendre son parti. Je vous assure que c'est très dur et, si je vous écris, ce n'est pas pour vous demander quoi que ce soit, mais pour me soulager un peu.

Je vous envoie un petit don pour votre C. S. Espérons que cela ne soit pas pour la dernière fois.

Amitiés à tous ».

Cette lettre de notre ami TREBOR nous a beaucoup remués, aussi, étant parisien moi-même, je me décidai à lui rendre visite.

Je fus reçu assez fraîchement sur le pas de la porte par son épouse Lucienne qui m'informa qu'il était occupé à laver la vaisselle.

Je lui posai la question sur la santé de notre ami :

— Qu'a dit le docteur lors de sa visite ?

— Le docteur ? Parlez m'en ! Un vrai charlatan qui ne remettra plus jamais les pieds chez moi ! Vous voulez savoir ce qu'il m'a dit ? Voici : « Votre mari a besoin d'un peu de repos. Tenez, avez ces petits tranquillisants 4 fois par jour, cela calmera vos nerfs et votre mari retrouvera le moral et la santé ! »

CABAUP Joseph, 09140 Seix.

CALMES Achille, 81300 Graulhet.

CHANCLAUX Raymond, 75011 Paris.

CHAPON Henri, 77132 Larchant, qui s'est trouvé dans l'impossibilité de se rendre à notre Assemblée Générale, nous prie de transmettre toutes ses amitiés, ainsi que celles de son épouse à la table de Schramberg.

DARMANTE Henri, 40180 Dax.

DAUREL Yves, 33560 Carbon-Blanc.

DESESSARD Paul, 77510 Rebais.

DERISOD Félix, 74270 Frangy.

ESMAUD Fernand, 52330 Colombey-les-Deux-Eglises.

ESPINASSE Auguste, 49160 Longue-Jumelles.

FERRET-BRAND Georges, 93460 Gournay-sur-Marne, nous écrit : « En souvenir et au nom de maman, de moi-même et de mon épouse, nous adressons nos meilleurs vœux pour cette année 1989 à tous les amis et camarades de l'Amicale ». Merci à vous.

FLAMAND Armand, 08310 Juniville.

FORNET Pierre, 45370 Cléry-Saint-André, en souhaitant de tout cœur que sa santé s'améliore.

FRANC Henri, 07100 Annonay.

FRELIN Lucien, 34000 Montpellier.

GAIGNARD Marcel, 72190 Coulaines.

GARNIER Gaston, 45510 Tigy.

GAUTHIER Marcel, 07290 Quintenas.

Mme Vve GENET Pierre, 94410 Saint-Maurice.

GRANDIDIER Gaston, 88100 Saint-Dié.

GREZE René, 92500 Rueil-Malmaison.

SORMAYAN Mathieu, 92500 Rueil-Malmaison.

GODIN Raymond, 92000 Nanterre.

Mme Vve GROS Raoul, Caumont-l'Eventé 14240.

GUERIN François, 06130 Grasse.

GUINET Louis, 69360 Saint-Symphorien d'Ozon.

HENNIAUX Edmond, 59550 Fontaine-aux-Bois.

JANOT Maurice, 54700 Pont-à-Mousson.

JAROUSSAT Lucien, 36170 Saint-Benoît-du-Sault, à

qui nous regrettons de ne pouvoir donner les adresses qu'il nous demande étant donné que nous n'avons pas d'adhérents à ces noms.

LAMOTHE Louis, 46130 Bretenoux.

LAURENT André, 78110 Le Vesinet.

LEFEBVRE Roger, 85000 La Roche-sur-Yon.

LUCEREAU Mary, 78200 Châteaudun.

MACHABERT Auguste, 42100 St-Etienne.

MAGUIRE Henri, 33000 Bordeaux.

MALAVIALES Pascal, 34970 Lattes.

MARCHAND Gaëtan, 16240 Villefagnan.

MARTIN Jean, 24100 Bergerac.

MARTIN Pierre, 37000 Tours.

MARTEL René, 49124 St-Barthélemy-d'Anjou.

MARTY Félix, 82230 Monclar-de-Quercy.

MENARD Louis, 49190 Rochefort-sur-Loire.

MIQUET Joseph, 70140 Pesmes.

MONNET Adrien, 63000 Clermont-Ferrand.

MOREL Marcel, 70000 Vesoul.

MUCHERT Louis, 90300 Valdoie.

PADIOLEAU Jean, 44580 Les Moutiers-en-Retz.

PAPONEAU Marcel, 47200 Marmande.

PERNOT Alexis, 90800 Bavilliers.

PERRET Joannès, 42120 Commelle-Verney.

PETETIN Raymond, 39520 Foncine-le-Bas.

PIFFAULT Georges, 30129 Manduel.

PINEAU Pierre, 92160 Antony.

RETAILLAUD Jean, 44260 Savenay.

REVAULT H., 79300 Bressuire.

Mme RIBSTEIN, 90000 Belfort.

MARIE-THE SAUVAGE-LEFORTIER, 14123 lfs.

SENEPART César, 59950 Auby.

SEVESTRE Henri, 77510 Rebais.

SIX Pierre, Wasquehal 59290, que nous remercions tout particulièrement pour sa très grande générosité envers notre C. S.

SPIRAL Pierre, 06370 Mouans-Sarthoux, qui nous prie de transmettre ses vœux aux amis FAUVEL, RYSTO, CHATEAU et à Mme JEANNESSON en souvenir de son mari, sans oublier PONROY et ROSE.

DECES

Nous apprenons :

Par GIAUGUIE Pierre, Route de Beaugency, 45240 Ligny-le-Ribault, le décès de notre ami DUFRIEN Alfred, rue des Castors à Lozère-sur-Yette, 91120 Palaiseau, décédé le 25 mai.

Et par Mme Catherine MAYNARD, Saint-Just-d'Avray, 69870 Lamure-sur-Azergues, le décès de son époux, notre ami MAYNARD Louis.

Nous apprenons également les décès de :

DUCHAMP Maurice (du X B), 6, Av. Jules Lefèvre, 65400 Argelès Gazost.

MEUNIER (Père René), Abbaye de Bassac (Charente) ; pendant 4 ans il fut l'aumônier principal du X B : « Ceux qui l'ont connu et qui ont bénéficié de son dévouement lui feront une place dans leur souvenir et, s'ils sont croyants, dans leurs prières », nous écrit l'Abbé H. PORCHERET, qui nous communique cette nouvelle. Merci à ce dernier pour son don à notre C. S.

FAVIER Claude, du X B, Thionne 03220.

LAGUERRE Camille, 4, Place Mareilhac, 33000 Bordeaux.

HOFFMAN Alphonse, à Yutz (Moselle).

JALLON Lucie, 88490 Lusse, épouse de notre ami JALLON Marcel.

La nuit venue, le téléphone est rarement bienveillant. C'est ainsi que le 17 août dernier j'ai appris la mort brutale et inattendue de notre ami Emile GEHIN.

GEHIN, un nom qui nous est familier depuis très longtemps pour avoir identifié, jusqu'à ces récentes dernières années, le premier Trésorier de l'Amicale ; une charge dont il s'acquittait avec soin et minutie, débrouillant en véritable professionnel les arcanes d'une comptabilité délicate. Son dévouement à notre cause faisait passer ce que son caractère pouvait présenter parfois de bougon ou de difficile — et dont nul ne lui tenait rigueur.

Mais l'ami d'aujourd'hui ne doit pas faire oublier le camarade d'hier. Employé à la Kartei de Villingen, Mimile n'avait pas son pareil pour « subtiliser » dans les armoires de son bureau « formules-lettres et vignettes-colis », qu'il distribuait ensuite généreusement au dehors. D'aucuns doivent s'en souvenir, comme ils se souviennent aussi de ses prestations élégantes aux matinées de « La Roulotte », la troupe théâtrale du V B.

Comment l'oublierions-nous, nous qui restons ici après toi ? Appuyé sur ta canne légère, jetant de temps à autre par-dessus l'épaule ton regard narquois, tu nous précèdes sur le dernier chemin... Nous te disons adieu, cher Mimile.

A son épouse, Paulette, à sa famille, l'Amicale présente ses sincères condoléances et les assure de son soutien affectueux en cette circonstance.

J. T.

JOUIN Pierre, délégué pour la Sarthe de l'U.N.A.C. et des stalags III.

REIN Roger (Antony, le 28 juillet). C'était un ami, fervent amicaliste des kommandos d'Ulm. PONROY et GEHIN représentaient l'Amicale à ses obsèques.

Prochain rendez-vous à

« L'OPERA-PROVENCE »

le DIMANCHE 22 OCTOBRE

12 heures

Suite page 8.

DÉCÈS (Suite)

REZ (Mme), veuve de notre camarade Louis décédé en novembre 1988.

GUERINEAU Claude, 27 bis, rue des Vallées, 92700 Colombes.

Notre amie Amélia MATEO a succombé à la maladie du siècle et conduite à sa dernière demeure le 17 juillet dernier. A son mari, notre grand ami Ginès, l'Amicale

tout entière présente ses sincères condoléances.

Habitant Beaucaire, nos amis Ginès et Amélia MATEO, descendants de familles portugaises, étaient deux fidèles amicalistes. Nous avons fait connaissance de ces deux amis lors d'un congrès à Bastia. Ils se révélèrent à notre amitié dès le premier jour de cette semaine touristique et amicaliste. Leur entrain, leur gaieté, leur serviabilité nous avaient séduits. Et depuis ces journées en Corse notre amitié n'a fait que grandir; la maison MATEO à Beaucaire c'était la maison du bon accueil. Certains d'entre nous, dont notre Président,

ont pu l'apprécier. Aussi c'est avec beaucoup de tristesse que les nombreux amis d'Amélia et de Ginès ont appris cette nouvelle.

Puisse l'amitié fidèle de tes amis de l'Amicale t'apporter un peu de réconfort, mon brave ami Ginès, dans ton immense malheur.

A toi, à ta famille, à tous ceux qui aimaient Amélia, nous présentons nos sincères condoléances.

Nos amis Yvonne et Jules GRANIER représentaient l'Amicale.

H. PERRON.

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE V

Résumé de l'épisode précédent :

Nous sommes en septembre 1938. Les événements internationaux ont pris un développement de crise aiguë. Or les jeunes recrues du contingent viennent d'arriver au régiment, pratiquement au front, alors qu'ils ne sont pas formés. Ils embarrassent bien les autorités militaires, et ce d'autant plus que pas mal, parmi eux, ont tendance à se rebiffer.

Il n'est qu'un pauvre sergent de carrière auquel on n'a pas appris la diplomatie des masses.

Maintenant, les trouffions s'étirent sur plus de trois cents mètres dans un désordre indescriptible. Les voici qui arrivent à Schirrhoffen, un petit village. Les fontaines, puisards, robinets sont pris d'assaut. Des bouteilles de bière sont vendues à prix d'or par les troquets locaux. Manifestement on se moque de ces jeunes classes, fraîches et inexpérimentées, mais avait-on le droit, aussi, de les abandonner aux hasards d'une marche épuisante, encadrés par un sous-officier subalterne et, maintenant, l'unique caporal qui leur reste.

Plus ou moins en débandade, ils croisent des paysans qui conduisent leurs chevaux réquisitionnés aux maisons forestières. Et puis également des petites voitures tirées par de gros chiens.

« Ouaf! Ouaf! », aboient les attelages, et les griftons leur répondent de la même façon. Ils ont le caractère enfant.

Ils en sont à sept kilomètres, sous un ciel de plomb, et toujours sans savoir où on les emmène. Le village de Schirrhoffen est traversé juste à la sortie des vèpres, ce qui n'arrange rien; il y a un monde fou, des deux côtés de la route, pour contempler ce défilé de dépeñillés.

Pourtant ils parviendront au but de leur marche : Oberhoffen-sur-Moder. Près de quinze kilomètres! Pour des garçons qui n'ont même pas été formés, faut le faire. Voici le camp militaire. C'est immense. Au moins trois kilomètres de long et trente-huit de pourtour en enclavé dans la forêt de Hagueneau. Ça grouille de trouffions de toutes les armes : des hussards, des gars du génie, des motorisés. Des uniformes bariolés. Des sobres, des rutilants, des qui sortent tout droit des albums qu'ils ont lu, étant gosses, sur la guerre 14-18. Puis ce sont des baraques en bois émergeant d'un sable aussi fin que celui qu'on trouve au bord de la mer sur les plages. Ça rentre dans leurs grolles surchauffées.

C'est là que les attendent leurs valises que des âmes délicates ont balancetiquées depuis le haut des camions. Elles sont éventrées, éclatées, difformes. Leur contenu éparpillé à la ronde et à la convoitise de toutes les compagnies de passage. Ce n'est pas cette vision qui requinque le moral de nos gaillards complètement claqués. On fait l'appel. Les copains de la chambre 46 s'agglutinent. Ils ont besoin, plus que jamais, les uns des autres.

A l'intérieur des baraques, c'est noir comme dans l'âme d'un faux témoin. Les fenêtres, trop petites, ne laissent pénétrer ni l'air ni la lumière du jour. Leur plafond est bas comme la pensée d'un joueur de bonneteau. La chaleur étouffante. Des bat-flanc de planches mal équarries servent de lits. Là-dedans, on exige qu'ils se tiennent à soixante en se serrant comme des corsets de gourgandines mafflues.

Illico, c'est la démerde. La foire d'empoigne pour obtenir un verre d'eau potable. Des heures de palabres pour arracher quatre boules de pain moisi. Autant de boîtes de sardines minuscules et deux boîtes de « singe » à se partager entre tous.

Après quoi, exténués, vidés, exsangues, ils s'écroulent sur leurs similis pageots sans matelas; heureux encore d'avoir pensé à emmener leurs draps de Soufflenheim pour pouvoir s'envelopper dedans.

Dehors, la pluie s'est mise à tomber. Cela rend leurs conditions encore plus précaires.

Eux, le drame de ce foutu semblant de guerre tartinée par des incapables, ils commencent à piger que ce n'est pas de la jarrettière de mariée.

Lorsqu'Antoine se réveille, le lendemain matin, il est frigorifié. La capote avec laquelle il s'était couvert a disparu. A côté de lui, Laracine, enveloppé de deux capotes, dort paisiblement. La salope! Il lui a soufflé la sienne durant son sommeil. Il le secoue :

« Dis donc, Dugenet! Va au refile de ma pelure et rebiffe pas au truc, sinon tu bouffes de la tête de vache ».

Laracine, c'est pas un mec qui se démonte. Froid comme la morgue un jour de neige il est. L'existence, il la prend en dilettante, nonchalamment, parlant d'une voix grave et cassante, à la manière de l'acteur Louis Jouvet qu'il cherche indubitablement à imiter. Rien ne l'effraie, et surtout pas les hommes pour lesquels il semble ressentir le plus grand des mépris. Pourtant, la personnalité de notre héros lui plaît. Elle convient à sa mentalité de truant mafiosi. Imperturbable, il lui rend sa capote en répliquant froidement :

« Merci, elle m'a été d'un grand secours ».

Dans la nuit, des centaines de jeunes recrues, ratisées dans toutes les casernes du secteur, sont arrivées. La plupart de ces pauvres momes ont couché à même le sol. Sous la vase. Ils n'ont rien mangé. Certains se sont offert trente kilomètres avec leur fouragement sur les omoplates. Si, plus tard, ils ont des rhumatismes, faudra pas qu'ils cherchent. Les autorités militaires se sont montrées en dessous de tout.

L'équipe des durs de la chambre 46 part en quête de la bouffe. Ils tombent sur une espèce de cantine rudimentaire qu'ils pillent littéralement.

Dans les cagnas, le désordre est phénoménal. Beaucoup des garçons ont perdu leurs affaires. Des dizaines de valises ont passé la nuit sous la lancequine. On ne trouve de gradés responsables nulle part. Les biffins râlent :

« Ils sont partis bringuer, ces pourris! Le premier qui nous tombe sous la paluche, on l'emplafonne! »

Amboire braille plus fort que les autres. Chez lui c'est une idée fixe de s'offrir un gradouille. Briqua a trouvé un pote du civil qui turbine aux cuistances :

« Allez! Venez les mecs, on va claper! »

En file indienne, à huit, ils parviennent à la boustiffe. L'aminche à Briqua n'est pas regardant. Il leur foute à claper pour une compagnie. Des pleins bouthéons de jaffe. Plus quinze litrons de pinard. Ils embarquent le rabe pour les copains.

Antoine qui est aussi schlass que les autres, veut passer par la fenêtre pour gagner du temps. Il oublie simplement les vitres et traverse tout cela dans un bruit d'éclats et de brisures. Il se relève indemne et beugle :

« Du verre blanc, les gars, ça va nous porter bonheur! »

Y'en a, je vous le dis, ils ont l'optimisme bien chevillé au corps.

Toujours pas de gradés. Les jeunes s'organisent dans une atmosphère de guinguette. Certains, qui ont déniché un ballon, font du foot dans le sable. D'autres se sont installés en pique-nique avec ce qu'ils avaient en planque dans leurs valdingues. D'autres encore, écoutent nostalgiques un accordéoniste qui leur déverse dans les esgourdes des refrains de Mistinguett. Et, lentement, la journée s'écoule monotone et inactive.

Pourtant, il y a des types moins philosophes qui se montent le bobéchon, s'énervent, imaginent des choses.

Dans les baraques enfumées par les pipes et les cibiches, règne un climat de crispation extrême. Le moindre geste, la parole la plus insignifiante risquent d'être mal interprétés et provoquer un pugilat.

Justement, ça éclate dans le taudis de nos mignards. Une dizaine ils sont, agrippés après un gazier qui veut tout casser sous l'effet d'une crise de nerfs. Il secoue la grappe humaine qui le cramponne péniblement. Un voisin d'Antoine crie : « Maintenez-le, je vais chercher du secours ».

Il part en courant. On entend un bruit sourd, dehors. Puis des hurlements. Des hommes sortent, pour voir. Ils reviennent en portant le sauveur bénévole qui se tord de douleurs. Dans sa précipitation, il s'est empalé dans les fils de fer barbelés juste en face de la baraque. On l'installe sur un bat-flanc. Ça en fait deux dont ils doivent s'occuper tandis que d'autres bleusailles partent, prudemment cette fois, à la recherche d'un infirmier problématique dans cette pétaudière.

Il y a moins d'un mois, la plupart de ces garçons-là n'étaient que des enfants jamais sortis de leur confort. D'un foyer serein. De la sollicitude de parents attentionnés. Les voici confrontés avec les pires difficultés de l'univers concentrationnaire. Eduqués à un train d'enfer aux durs difficultés de la vie. En vingt-six jours, ils en ont plus appris que leurs anciens en un an.

Roussel, Murgui, Tudou reviennent écorchés de leur recherche d'assistance pour le blessé. Dans un bungalow, ils sont tombés sur un adjudant plastronnant derrière son burlingue. Ils lui ont expliqué leur problème. L'autre l'a pris de haut :

« Et alors! C'est pour ça que vous venez me faire chier? »

« On ne fait chier que les culs comme toi », qu'il lui a répondu, Murgui, en boule.

« De quoi? Donnez moi vos noms tous les trois. Je vais vous apprendre la discipline, moi! »

Avec tous ces noms relevés pour un oui, pour un non, si tout le monde ne se retrouve pas en tête, à la finale, c'est à désespérer de ces cloches.

Tout de même, dans le tas, il y en a un qui a eu plus de veine, il revient avec deux infirmiers suivis par un lieutenant major. Ils emmènent le malade et soignent le blessé. Et puis, ça continue : la tension de l'attente incertaine. Les litrons absorbés pour faire passer le temps. Les fausses nouvelles. Et toute la sainte séquelle de ces jeunes gens survoltés, confinés, surexcités dans le cadre titanesque de ce camp qui n'en finit pas, au milieu des disputes, des accrochages, des bagarres pour les motifs les plus futiles.

Mardi 27 septembre. Les « grands hommes » du moment s'adressent des messages. La rentrée des classes est reportée au 10 octobre. Se préparant au pire, on aménage des abris avec des toiles chimiques isolantes doublées d'un système contre les gaz asphyxiants. Tous les appareils de sécurité sont vérifiés par des spécialistes porteurs de brassards. Les camions de transport sont réquisitionnés. On voit passer les camionnettes des grands magasins pleines de soldats. Des tas de sable sont aménagés aux carrefours importants, dans les squares, aux entrées des immeubles pour parer aux incendies consécutifs aux bombardements. On peint les vitres des fenêtres en bleu. Beaucoup de lignes téléphoniques sont bloquées pour les communications offi-

cielles. On prépare des lits supplémentaires dans les hôpitaux. Des dispositions sont prises pour la protection des archives. La Croix-Rouge fait appel aux Français de bonne volonté. On interdit l'exportation des animaux de transport et de tous produits indispensables à la Défense nationale. Les casernes de la capitale sont surpeuplées car on y accueille les mobilisés pour la police, le gardiennage des rues, des ponts, des monuments, des musées.

Le maître du Reich affirme :

« Nous sommes, aujourd'hui, mardi. Lundi prochain, nous serons tous en guerre ».

Pour requinquer le moral, on ne fait pas mieux.

« Sieg heil! Sieg heil », qu'ils braillent, au Sportsplatz plein à craquer, les pas poitrinaires. Même God mit uns, là-haut, dans les nuages, il doit se boucher les étiquettes pour pas entendre.

La porte s'ouvre en coup de vent. Ce sont encore trois zigues de l'ex-chambre 46 qui rentrent : Taisin, le comptable parisien, Capou, le journaliste nancéen, Murger un brasseur alsacien. C'est ce dernier qui avait entraîné les deux autres dans ce fief qu'il connaît bien, histoire d'aller coucher en « ville », en sautant la clôture par les champs arrières. Ça ne leur a pas réussi; ils reviennent à toutes pompes, rouges, essouffés, et braillent en franchissant le seuil :

« Mobilisation générale! »

Les trouffions, surpris, sursautent.

« Qu'est-ce que vous dites? »

Les autres racontent :

« C'est la mobilisation générale. On a vu les journaux, on a écouté la téhéssef. Ça va mal, les gars! »

Les troupiers s'agitent, ils ne sont au courant de rien dans ce foutu bordel de camp à la con. On les tient parqués comme des bœufs pour l'abattoir et c'est marre! Une sirène fait entendre son hurlement lointain. Lugubre, sinistre, lancinant. Tous se taisent pour écouter avec appréhension. Une voix rauque murmure :

« C'est Hagueneau ».

Briqua, toujours optimiste, rigole :

« Penses-tu, c'est une usine ».

« Ou le train ».

« Quelle cloche celui-là, le train! Pourquoi pas ma cousine qu'a des gaz! »

Pof! La porte d'entrée claque encore. C'est Phago, complètement trempé. Il s'ébroue. S'essuie. Dégouline. Asperge l'entourage, et proteste :

« Ah! les bourriques, ils ne nous valaient pas dit qu'ils avaient mis une rivière dans leur saloperie de camp! Je me suis cassé la gueule dedans. Ça fait rien, j'en ai profité pour aller me faire sécher aux cuisines et me faire refiler un bidon de jus. Antoine, passe moi ta tasse ».

Ce n'est pas du luxe, le même, il commence à en avoir class de ces trouillomètres à zéro. Lui, ce serait plutôt le contraire, il ne s'est jamais si bien senti que depuis qu'il renifle le danger. Il trouve que ça pimente la monotonie de l'existence. Pour un peu, il accepterait que ses deux ans continuent dans cette ambiance de foutoir intense. Les hommes, c'est comme ça qu'il les aime; quand le vernis craque et que leur authentique tempérament apparaît. Le masque qui tombe, quel ravissement!

(A suivre)

Tous droits réservés. A. BERSET,

Le Lien VB - XA, B, C et A.C.

Balancetiquées : Jetées - Claqués : Fourbus - Singe : Bœuf en conserve - Pageots : Lits - Tartinée : Conçue - Aller au refile : Rendre, vomir - Pelure : Manteau (capote) - La vase : La pluie - Cagnas : ici, les chambres - La lancequine : La pluie - Claper : Manger - L'aminche : L'ami - La jaffe : La nourriture - Schllass : Ivre - Se monter le bobéchon : S'exciter - Faire chier : ennuyer - Les étiquettes : Les oreilles - Les bourriques : Sales types - Class : Assez.

CHAMPAGNE
LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 455

HORIZONTALEMENT :

I. - Fiffrelins. — II. - Enre (Erme). - Aria. — III. - Déicide. — IV. - Excès. - N. S. — V. - (La) Réole. - E.N.A. — VI. - Acteur. - On. — VII. - Tué. - Obi. — VIII. - Itus (suit). - Tuas. — IX. - Fertilise.

VERTICALEMENT :

1. - Fédératif. — 2. - Inexécute. — 3. - Fricoteur. — 4. - Recèle. - St. — 5. - Iseut. — 6. - Lad. - TI. — 7. - Irène. - Oui. — 8. - Ni. - Snobas. — 9. - Sac. - Anisé.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 3^e trimestre 1989

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit

à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE